Document generated on 06/05/2025 12:10 p.m.

24 images

24 iMAGES

New York vu par…

New York Stories de Martin Scorsese, Francis Ford Coppola et Woody Allen

Michel Beauchamp

Number 43, Summer 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22936ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beauchamp, M. (1989). Review of [New York vu par… / *New York Stories* de Martin Scorsese, Francis Ford Coppola et Woody Allen]. *24 images*, (43), 76–77.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

NEW YORK STORIES

DE MARTIN SCORSESE, FRANCIS FORD COPPOLA ET WOODY ALLEN

Le peintre Lionel Dobie (Nick Nolte) en compagnie de son assistante/amante Paulette (Rosanna Arquette).

NEW YORK VU PAR..

par Michel Beauchamp

New York, Scorsese, Coppola et Allen. C'est l'affiche la plus prestigieuse que pouvait offrir le cinéma américain pour donner toutes ses chances au genre hybride, inédit en Amérique, du film à sketches. À deux cinéastes new-yorkais — si new-yorkais que deux de leurs films sont marqués de titres idoines (***New York New York*** de Scorsese et ***Manhattan*** de Allen) est assorti le trublion de Hollywood qui porte sur la mégapole le plus étrange des regards.

Inséré entre ***Life Lessons*** de Scorsese et ***Oedipus Wrecks*** d'Allen, le ***Life without Zoe*** de Coppola prend le contrepied d'une vision plus attendue de New York à laquelle souscrivent ses deux habitants de souche. Creusé en son centre, le film trouve paradoxalement une unité qu'il ne cherchait sans doute pas, l'épisode de Coppola, pure affabulation, forçant le spectateur à douter de l'existence même de la ville et des êtres qui la peuplent. Coppola y est peu reconnaissable parce qu'il profite de la légèreté de manoeuvre qu'on lui accorde pour mettre à l'épreuve son système et en renverser les valeurs. Il pousse à son terme la logique du désir qui lui est chère et se rend aux confins du rêve, là où disparaît le désir. Ce n'est plus Tucker «The man and his dream», c'est Zoe, 12 ans, fillette de milliardaire à qui l'on a retiré la faculté même de rêver, tous ses désirs ayant été comblés dès le berceau. Déréalisée, New York est une ville infantile, un royaume de poupée qui appartient aux enfants. Ils en gouvernent les destinées comme il régissent la vie de leurs parents, pantins soumis aux diktats d'un mythe que leurs petits ont absorbé en naissant. Le père est le plus célèbre flûtiste du monde, la mère est une *fashion victim* immature («I am the daughter, you are the mother» lance-t-elle à Zoe dans un lapsus révélateur) et la famille disloquée vit en apesanteur entre voyages et hôtels particuliers, dans un univers indolent où l'argent surabonde, à mi-chemin entre les Mille et une nuits et la publicité de luxe. Plus rien n'a de poids, culture, temps ou distance, et la famille est transportée l'espace d'un plan sur l'Acropole où se clôt le film au son d'un orchestre qui accompagne le célébrissime flûtiste. Seule échappée dans le réel, un clochard enfoui sous un amas de détritus et dont on ne voit que le bras saisir la cheville de Zoe qui, pour s'en dégager, lui lance une poignée de chocolats.

A l'opposé de la vision éthérée de Coppola, Scorsese joue de matière et de chair, d'émotions brutes. Lionel Dobie est un peintre illustre, un fauve dompté qui est devenu la coqueluche de la capitale mondiale de l'art. Moraliste, Scorsese décape couche par couche le vernis d'un milieu qui ne sait distinguer le vrai du faux pour n'accorder d'authenticité qu'à la passion du peintre, qu'à sa relation avec le tableau. Une relation charnelle, primaire avec la couleur qui est triturée, qui éclabousse l'écran, qui recouvre le corps massif de Nick Nolte. Sa jeune émule est dépourvue de talent? Peu importe, elle remplira la fonction de catalyseur et par elle transiteront les sentiments primitifs de l'amour, de la jalousie et du sexe qui seront ensuite sublimés sur la toile. Anticérébral, le peintre est une masse de chair

Une mère (Mae Questel) envahissante pour Sheldon Mills (Woody Allen).

NEW YORK STORIES
États-Unis 1989. Couleur. 123 minutes. Dist.: Buenavista.
LIFE LESSONS
Ré.: Martin Scorsese. Scé.: Martin Scorsese et Richard Price d'après Dostoïevski. Pho.: Nestor Almendros. Int.: Nick Nolte, Rosanna Arquette.
LIFE WITHOUT ZOE
Ré.: Francis Ford Coppola. Scé.: Francis Coppola et Sofia Coppola. Ph.: Victorio Storaro. Mus.: Carmine Coppola et Kid Creole and the Coconuts. Int.: Giancarlo Giannini, Talia Shire, Heather McComb, Don Novello.
OEDIPUS WRECKS
Ré et scé.: Woody Allen. Ph.: Sven Nykvist. Int.: Woody Allen, Mae Questel, Mia Farrow, Marvin Chatinover, Molly Regan, Ira Wheeler, Bridgit Ryan.

qui souffre un peu, qui aime aussi profondément qu'il se console vite du départ de sa jeune maîtresse. Le New York de Scorsese, vu à travers sa mise en scène et ses personnages, est vibrant, direct comme un *uppercut*. Le cinéaste joue de sa maîtrise non pour se renouveler (le filmage est évidemment brillant mais tout à fait dans sa veine habituelle) mais pour s'attacher à un exemplaire de l'être new-yorkais et lui soutirer tout ce qu'il contient de contradictions, de sincérité et de bêtise à la fois; à l'instar de sa ville. Le film est superbe.

Puis vient Woody Allen qui radote les mêmes obsessions psychanalytiques pour le plaisir de ses aficionados. New York est une mère juive aimée et détestée qui étouffe ses fils. Par miracle la maman de Woody disparaît pendant un spectacle de magie, et voilà son fiston qui recouvre son équilibre et sa puissance sexuelle. Mais elle réapparaît bientôt dans le ciel de New York — en surimpression sur l'écran — et informe la ville entière des travers de son rejeton. Il suffira à Woody de trouver une fiancée qui convienne à sa mère pour qu'elle redescende sur terre. La blague est bien bonne et W.A. déborde d'idées, mais qu'en est-il de l'esprit? Sur l'épuisement du système comique du cinéaste, qui n'accorde plus son génie qu'à la mise en scène de ses films «sérieux» (alors qu'à l'inverse le sujet de ***Another Woman*** souffrait d'être saisi superficiellement) on pourrait épiloguer longuement, mais disons simplement qu'***Oedipus Wrecks***, s'il fait sourire, pâtit d'un traitement cinématographique terne.●

RÉTROSPECTIVE CINÉMA 89

Films étudiants du programme d'études cinématographiques de l'Université de Montréal

Théâtre St-Denis
Métro Berri-UQAM • 1594, rue St-Denis
Pour renseignements: 849-4211

11 JUIN